

MAURICE NADEAU

MICHEL VOLKOVITCH

Assises de la traduction littéraire à Arles,
11 novembre 2011

Michel Volkovitch inaugure ici la rubrique « Bonnes feuilles », où TransLittérature publiera dans chaque numéro d'été un extrait d'un texte à paraître dans les Actes des Assises de la traduction littéraire à Arles à l'automne suivant – histoire d'allécher le lecteur, de rappeler de bons souvenirs à ceux qui y étaient et de convaincre ceux qui ont manqué ça de ne rater l'édition suivante sous aucun prétexte.

Il n'est pas là, mais il suffit de dire son nom pour qu'aussitôt il soit présent. Nous le connaissons tous plus ou moins. Nous avons tous lu un jour – ou entendu parler de – un de ses milliers d'articles de critique de *Combat*, de *France-Observateur*, de *L'Express*, du *Mercure* ou de la *Quinzaine littéraire* ; lu un des dix livres dont il est l'auteur ; lu un numéro de ses revues, les *Lettres nouvelles* qu'il dirigea pendant 23 ans, puis la *Quinzaine littéraire* depuis 1966 jusqu'à aujourd'hui ; lu un livre parmi les centaines qu'il a édités chez Robert Marin, Corrèa, Julliard, Denoël, Laffont ou aux éditions qu'il a fondées en 1977 et qui portent désormais son nom. Maurice Nadeau occupe sa place dans notre paysage depuis toujours, dirait-on – en tout cas, pour la plupart d'entre nous, depuis avant notre naissance.

Je n'avais pas dix-huit ans quand je l'ai rencontré. Pas lui en personne, pas encore, mais un de ses livres : *Le roman français depuis la guerre*, publié deux ans auparavant, en 1963, dans la collection de poche Idées/nrf.

J'ai été subjugué. L'élève de terminale que j'étais trouvait là, présentés de façon simple, concise, claire, attrayante – autrement dit, pédagogique au meilleur sens du terme –, des auteurs connus et surtout d'autres encore inconnus pour moi. Nadeau, lecteur

insatiable, boulimique, c'est d'abord un formidable aiguiseur d'appétit de lectures. J'ai découvert grâce à lui, dans ce petit bouquin, le Nouveau Roman au complet, Bataille et Blanchot, Klossowski et des Forêts, mais aussi des auteurs plus obscurs comme Jean Reverzy, Henri Calet et le merveilleux André Dhôtel.

Notez bien qu'en citant tous ces noms d'auteurs français, je ne perds pas de vue le thème imposé : Maurice Nadeau et les traducteurs. Je suis même en plein dedans, puisqu'un bon traducteur, c'est quelqu'un qui lit en priorité sa propre langue pour en maîtriser toutes les finesses – il est bon de le dire et de le redire.

Nous n'allons pas passer en revue tous les auteurs que Nadeau a publiés, avant tout le monde souvent, de Robert Antelme à Andrea Zanzotto en passant par Barthes et Benjamin, Char et Cioran, James et Kerouac, Koestler et Michaux, Obaldia et Rousset, Sade et Soljenitsyne. Un catalogue d'une étonnante variété et d'une qualité d'ensemble exceptionnelle... Nous parlerons peu de ses propres livres, mais je tiens à évoquer l'un d'eux qui m'est cher entre tous. *Grâces leur soient rendues*, c'est, pourrait-on dire, les mémoires de Nadeau. Il l'a rédigé il y a vingt ans, sur commande – il a fallu qu'on le sollicite pour qu'il veuille bien parler de lui. Il y raconte sa vie, en partie, mais à travers les portraits des auteurs qui pour lui ont le plus compté. Le livre a failli s'appeler *Le livre des autres*. L'autoportrait n'y occupe que deux pages, une au début, une à la fin, et je m'en vais vous lire quelques phrases tirées de cette fin du livre, où Nadeau passe en revue sa carrière de critique, parlant de lui mais en prenant ses distances, à la troisième personne :

« Il est sûr que les années d'enseignement, qu'une formation première d'instituteur pèsent sur ce critique lourdaud et pédagogue. [...] Dans *L'Observateur*, il fait courageusement son travail, sans étincelles. Son rédacteur en chef, au bout de sept années, le trouve ennuyeux. Il se débarrasse, amicalement, de lui. Dans *L'Express* apparaît un autre Nadeau. Tout aussi sérieux, mais avec plus d'aisance, davantage de ce naturel que lui reconnaît Léautaud, et souvent agressif. [...] Il a l'ironie méchante, il assassine les jurys littéraires, y compris celui dont il fait partie. [...] Il est devenu ce qu'on appelle un bon journaliste. [...] Le critique a-t-il pour autant acquis un style ? Ne s'est-il pas plutôt coulé dans le style de *L'Express* ? Ses articles dans *Le Mercure de France* ? On les comptera pour peu. On le sent gêné aux entournures. [...] Pour parler des écrivains, romanciers, poètes, il lui a toujours fallu à ce Nadeau enfile des manchettes. Le respect de l'écrit, qui lui vient de son enfance. »

Il est né dans un milieu très modeste. Sa mère était illettrée.

Cette page délectable, c'est du Nadeau tout craché. On y voit au premier plan ce qui est peut-être sa vertu cardinale : la modestie. Une modestie authentique, viscérale, que je n'ai jamais vue prise en défaut, et qui est plus encore qu'une vertu : c'est un outil, une arme, un talisman. C'est elle qui lui permet d'écouter si bien les autres ; de se mettre humblement au service des auteurs ; d'apprécier des écrivains parfois très éloignés de ses convictions ; de respecter une certaine tradition classique tout en restant fidèle aux convictions trotskistes de sa jeunesse. Un de ses recueils d'articles porte le titre *Serviteur !* Nadeau est un humble serviteur – comme nous autres traducteurs, et cela rapproche ! –, un serviteur qui reste farouchement indépendant et fier. Équilibre miraculeux... Ouverture, tolérance... Je suis ému de l'entendre dire beaucoup de bien des livres de Jacques Chardonne, ce vieux réac, pour qui j'ai des faiblesses, moi aussi. Nadeau a écrit quelque part : « J'aime admirer », phrase admirable, et parler ainsi de la modestie de Nadeau nous ramène une fois de plus à notre sujet, puisque cette modestie fait de lui notre frère : la modestie, comme chacun sait, étant la qualité première et la force des traducteurs – enfin, de la plupart d'entre eux.

Parlons-en, des traducteurs. Permettez-moi de me remettre en scène. Nous sommes en 1986, vingt et un ans ont passé depuis que j'ai découvert Nadeau. Dans le train qui me ramène à Paris après les troisièmes Assises, je confie au journaliste Jean-Pierre Salgas, qui travaille alors à la *Quinzaine*, que j'ai traduit par passion un auteur grec *d'avant-garde*, comme on disait alors, un auteur si rude à la première lecture que je n'ose même pas le montrer aux éditeurs français. Dans ces cas-là, me répond Salgas, c'est Nadeau qu'il vous faut. J'envoie donc le texte à Nadeau. Pas de réponse. Plusieurs mois plus tard, tout de même, un petit mot manuscrit. Il a retrouvé par hasard le texte sous une pile, ça l'intéresse. Il publie donc *Les bâtisseurs* de Georges Cheimonas, qui ne va pas l'enrichir, et c'est le début d'un long compagnonnage, mais aussi, je crois pouvoir le dire, d'une amitié. Nous nous sommes vus souvent Nadeau et moi, à la *Quinzaine*, chez lui à Paris et en Dordogne, et même en Grèce où je l'ai accompagné dans sa découverte de Delphes et de l'Acropole. En dix-sept ans, nous avons manigancé ensemble neuf livres, dont cinq traductions, de trois auteurs différents. Et c'est à ce titre que je suis là parmi vous, petit bonhomme, pour parler à la place du géant.

On m'a fait là un cadeau redoutable. À l'origine, Nadeau avait accepté Arles à condition que quelqu'un soit à ses côtés pour lui poser des questions, le relancer. J'avais accepté d'être ce quelqu'un lorsque Nadeau a déclaré forfait. Ce n'est pas de la mauvaise volonté, m'a-t-il dit, mais le corps ne suit plus... Je suis donc allé le voir chez lui, à Paris, avec mes questions. Le centenaire se déplace plus lentement, son visage s'est creusé, la mémoire flanche un peu par moments, mais l'esprit reste vif. Je lui ai demandé d'abord :

– Maurice, aurais-tu un message à adresser à l'assemblée des traducteurs qui attendait ta venue et qui va regretter ton absence ?

– Mesdames, messieurs, chers amis, je suis avec vous sans l'être, parce que je me déplace difficilement étant donné mon âge canonique. Je suis toujours actif, mais je ne marche plus très bien ; il faut que je prenne des précautions. Arles m'attirait beaucoup, bien sûr, je suis passé autrefois dans cette ville, et je regrette d'autant plus que j'ai beaucoup d'amis parmi vous, mais enfin vous voudrez bien m'excuser, je suis de tout cœur avec vous et en esprit tout à fait.

Puis nous sommes entrés dans le vif du sujet. Dans les collections que dirigeait Nadeau chez Julliard, Denoël et autres, la grande majorité des livres publiés venait de l'étranger. Pourquoi cette tendance internationaliste ?

Trotskyisme ? Richesse exceptionnelle de la littérature étrangère ? Curiosité inlassable de l'éditeur, goût immodéré de la découverte ?

Sans doute, mais Nadeau répond autrement. À l'en croire, c'est un simple concours de circonstances : les bons auteurs français lui étaient moins accessibles, allant vers des éditeurs plus riches que lui. Et il ajoute qu'il n'était pas spécialement qualifié pour s'occuper des étrangers :

– Je ne suis pas très fort en langues. J'avais appris l'allemand dans mes études, l'anglais je ne le parle pas mais je le lisais. Je me débrouille en italien et en espagnol. Ce qui fait que je lisais toute la presse littéraire. J'avais aussi de bons correspondants. À la *Frankfurter Zeitung* j'avais quelqu'un qui avait traduit Butor... De sorte que je connaissais beaucoup plus ce qui se passait à l'étranger que ce qui se passait en France. Ce que publiait Julliard en France ne m'enthousiasmait pas, je lui ai dit d'ailleurs, c'est pourquoi j'avais ma collection à part, avec droit de refus. Les jeunes Français venaient vers moi quand ils étaient refusés ailleurs. C'est comme ça que j'ai

eu Perec, qui avait été refusé par Gallimard, par le Seuil, par tout le monde.

Et les traducteurs, Maurice ? Tu as une sacrée cote auprès d'eux, il va falloir que tu nous expliques pourquoi ! Eh oui, une sacrée cote ! La preuve : l'ATLF, à sa fondation, en 1973, s'est donné un comité de parrainage de dix personnes, parmi lesquelles des écrivains, des traducteurs, des critiques, et un seul éditeur : toi ! Ensuite, à la création du prix de traduction de poésie Nelly-Sachs, tu as été nommé président d'honneur du jury...

– Aaah ! Mais oui ! J'avais publié Nelly Sachs l'année où elle a eu le Nobel. Je ne l'avais pas prévu...

À suivre...